

La fin de l'Empire songhay

M. Abitbol

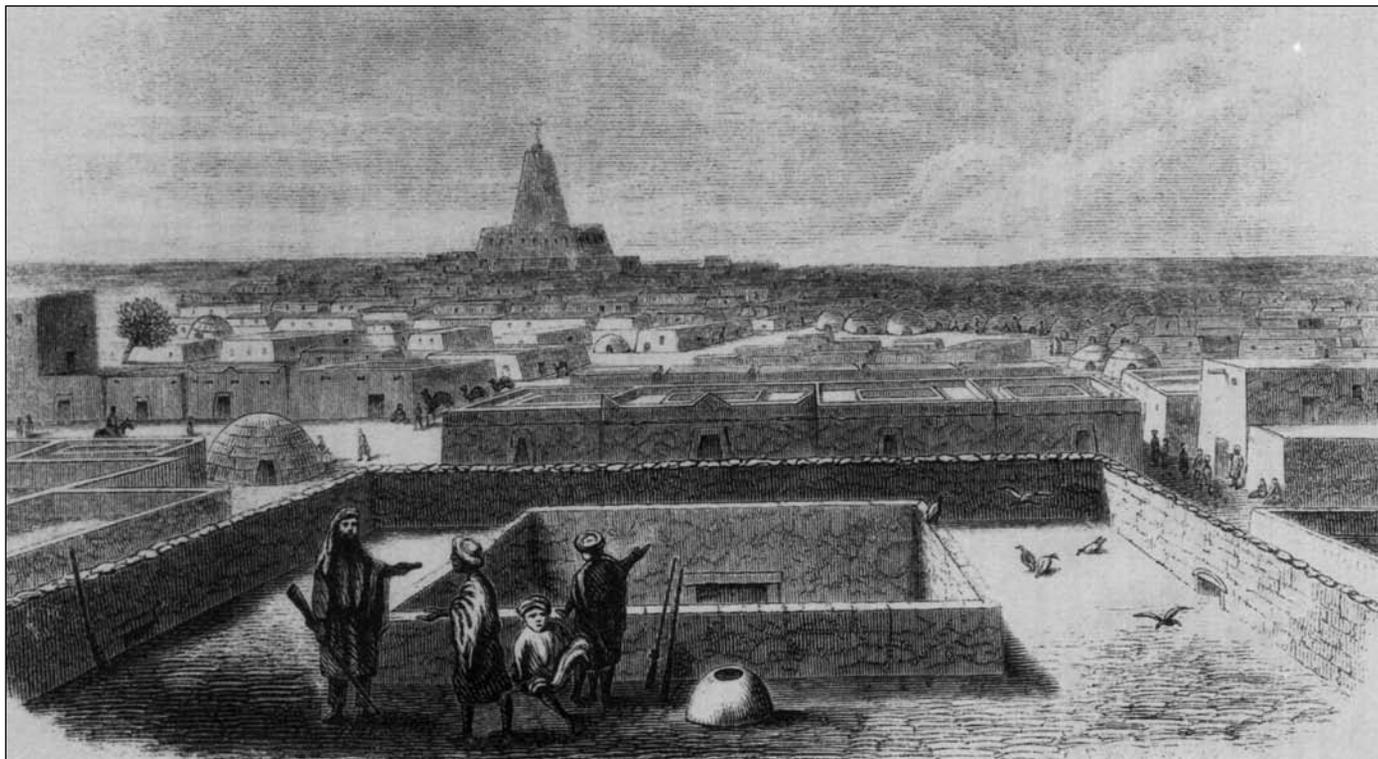
L'effondrement de l'Empire songhay

Les mobiles de l'invasion marocaine

Investi du pouvoir après la bataille de Wādī al-Makhāzin en 1578, Moulay Aḥmad al-Manṣūr ne pouvait accéder au trône saadien sous des auspices plus favorables. L'issue victorieuse de cette bataille contre le Portugal le plaçait parmi les grands défenseurs de l'islam tandis que les richesses considérables que lui valut le rachat des captifs chrétiens le hissaient au premier rang de la scène mondiale.

Calife, *imām* et prince des croyants, il aspirait à réunir « en une seule et même pensée » tous les musulmans et à renouveler la tradition du *djihad*. Aussi, les subsides qu'il se proposait de tirer de la saline saharienne de Taghāza ne seraient-ils destinés qu'à renflouer le *Bayt al-māl* (le Trésor) en prévision de cette tâche, tandis que les esclaves que lui fournirait la conquête du Songhay ne seraient utilisés que pour servir dans la flotte qui irait ultérieurement attaquer les infidèles. Mais ces nobles visées n'excluaient pas — tant s'en faut — la présence d'autres mobiles, bien tangibles ceux-là, et qui étaient l'or et les esclaves du Soudan¹.

1. Cette phase de l'histoire des relations entre le Maroc et le Soudan occidental est très documentée. Nous nous bornerons à en citer les principales sources. Du côté soudanais : al-Sa'dī, 1964 ; M. Ka'fi, 1913-1914 ; O. Houdas, 1966. Parmi les sources marocaines : al-Fishrālī, 1964 ; A. al-Nāsiri al-Slawi, 1936 ; al-Wafrani, 1888-1889. Parmi les sources européennes, citons H. de Castries, 1923, pour un récit complet de l'invasion marocaine par un anonyme espagnol.



11.1. Panorama de Tombouctou vu de la terrasse du voyageur.
[H. Barths, 1857. © Royal Commonwealth Society Library, Londres.]

Les esclaves devaient tout particulièrement travailler dans les sucreries du Sud marocain, qui avaient été durement touchées lors des affrontements militaires des décennies précédentes². Quant à l'or soudanais, ses arrivages avaient fortement diminué depuis la montée de l'Empire songhay dans la boucle du Niger. À deux reprises déjà, les prédécesseurs d'al-Manṣūr avaient tenté de bouleverser cette conjoncture en effectuant un raid sur Wazzān entre 1537 et 1547 et en s'emparant de Taghāza vers 1556-1557. Mais dans un souci évident de ne pas compromettre l'écoulement du sel en Afrique noire, le grand-père d'al-Manṣūr, al-Mahdī, s'était accordé avec l'*askiya* Dāwūd sur le partage des redevances perçues sur place³.

Toutefois le commerce soudanais du Maroc n'en était pas moins à l'abri de toutes menaces. De la part des Portugais d'abord, qui, en 1565, avaient tenté de parvenir à Tombouctou en passant par le fleuve Sénégal⁴. De la part des Turcs, surtout, dont certaines initiatives pouvaient donner à penser qu'ils entendaient étendre leurs voies d'approvisionnement vers le Maghreb méridional. Citons pour mémoire l'expédition de Ṣālah Ra'īs à Wargla, en 1552, la conquête du Fezzān en 1557 par Dja'far Paṣha et l'expédition de Ḥasān Veneziano au Touat (Tūwāt) vers 1579⁵.

Enfin, les espoirs fondés par les Saadiens sur Taghāza se dissipaient au fur et à mesure que s'intensifiait l'exploitation par les Songhay de la nouvelle saline de Taghāza al-Ghizlān (Taoudéni)⁶.

En 1582, al-Manṣūr passa à l'attaque en s'emparant des oasis de Touat et de Gourara; officiellement présentée comme une opération visant à rétablir l'ordre dans une contrée ayant « secoué le joug royal », le réel objectif de cette attaque était la conquête du Soudan et la constitution d'un vaste empire sur les flancs méridionaux des possessions ottomanes d'Afrique⁷.

En 1583, le roi du Borno, May Idrīs Alawoma, offrit à al-Manṣūr l'occasion inespérée de réaliser ses ambitions. Craignant vraisemblablement l'avance des Turcs à partir du Fezzān dans ses territoires, May Idrīs implora l'aide d'al-Manṣūr auquel il demanda des armes à feu pour combattre les communautés non musulmanes des « confins du Soudan ». Le souverain marocain y consentit après avoir obtenu du roi du Borno un *bay'a* (acte d'allégeance) dûment rédigé et signé⁸.

L'année suivante, un corps expéditionnaire marocain pénétra dans le Sahel atlantique, en direction du Sénégal, mais il dut rebrousser chemin dans des circonstances mal élucidées⁹.

L'assaut contre l'Empire songhay faillit être donné en 1586 mais, devant les difficultés de l'opération, al-Manṣūr recula l'échéance de cinq

2. P. Berthier, 1966.

3. al-Sa'dī, 1964, p. 163-164; al-Fiṣḥālī, 1964, p. 55.

4. A. Teixeira da Mota, 1969.

5. E. Rossi, 1936, p. 74-75; A. G. P. Martin, 1908, p. 119-123.

6. al-Fiṣḥālī, 1964, p. 55.

7. *Ibid.*, p. 36-40.

8. *Ibid.*, p. 61-63; A. al-Nāṣirī, 1954-1956.

9. al-Fiṣḥālī, 1964, p. 60-61; E. Fagnan, 1924, p. 415-416; al-Sa'dī, 1964, p. 194.

ans, laps de temps qu'il mit judicieusement à profit pour préparer et équiper son armée, réunir tous les renseignements disponibles sur l'état de l'empire des *askiya* et, enfin, pour convaincre les notables de son propre royaume — commerçants, *ʿulamāʿ* et officiers militaires — du bien-fondé et de la solidité de son plan.

Tondibi et les causes de l'effondrement songhay

Le 30 octobre 1590, une colonne marocaine composée de 3 000 à 4 000 soldats accompagnés de plusieurs centaines d'auxiliaires quitta Marrakech sous le commandement du pacha *Djūdar*. Elle franchit le Haut-Atlas puis descendit la vallée du Darʿa jusqu'au pays Ktawa d'où elle pénétra dans le Sahara. Au terme d'une marche forcée de soixante jours, l'armée marocaine arriva sur les bords du Niger le 1^{er} mars 1591 et, onze jours plus tard, elle atteignit Tondibi à une cinquantaine de kilomètres à peine de la capitale songhay, Gao.

L'*askiya* *Ishāḳ* II attendit jusqu'au dernier moment pour mobiliser ses troupes. Il put néanmoins aligner une force considérable contre l'envahisseur, mais face aux armes à feu des Marocains, les troupes songhay furent écrasées après une journée de résistance héroïque, le 12 mars 1591¹⁰. Ainsi s'effondrait le dernier grand empire sahélien dont les souverains, entièrement absorbés par leurs querelles intestines, n'avaient pas accordé toute l'attention voulue aux menaces marocaines.

Depuis la chute du grand *askiya* *Muḥammad al-Ḥādīdjī*, en 1529, la cour de Gao était en effet devenue le théâtre de luttes implacables entre les différents prétendants au trône, luttes qui se transformaient rapidement en séditions menaçant l'Empire d'éclatement. C'est ainsi que cinq ans à peine avant l'invasion marocaine, l'Empire songhay fut pratiquement divisé en deux à la suite de la révolte du *balama* *al-Ṣaḍḍuḳ* dont les quartiers généraux étaient à Tombouctou. La sédition fut certes étouffée par *Ishāḳ* II, mais, faute de temps, il n'eut guère la possibilité de refaire l'unité du pays¹¹.

Sur le plan économique, le Songhay subissait depuis plusieurs décennies les effets d'une conjoncture marquée par les incidences négatives du commerce portugais sur le littoral. En outre, les revers militaires au Dendi, au Borgu et dans le pays Mossi — réservoirs traditionnels des esclaves de l'Empire — ainsi que la perte de *Taghāza* en 1585, rendaient plus aiguës les conséquences sociales de ces bouleversements conjoncturels qu'allaient aggraver des calamités naturelles de toutes sortes — épidémies, sécheresse, disettes¹².

Enfin, vaste ensemble territorial, l'Empire bâti par *Sonni ʿAlī* et l'*askiya* *Muḥammad* ne disposait pas de l'ossature ethnique et socioculturelle qui

10. *al-Fishtālī*, 1964, p. 64-71; *al-Wafrani*, 1888-1889, p. 160-162; *M. Kaʿti*, 1913-1914, p. 263-275; *al-Saʿdī*, 1964, p. 194.

11. *M. Kaʿti*, 1913-1914, p. 230-239 et 246-254; *al-Saʿdī*, 1964, p. 197-206.

12. *M. Kaʿti*, 1913-1914, p. 164, 174 et 230; *al-Saʿdī*, 1964, p. 151-182 et 195.

avait conféré naguère une plus grande unité à ses deux grands devanciers dans la région, le Ghana et le Mali: les Songhay n'avaient pu constituer, en effet, un trait d'union entre les différents peuples formant l'Empire. Leur poids était particulièrement faible sous le grand *askiya* Muḥammad, plus proche des valeurs arabo-berbères de Tombouctou que de la tradition de Gao et de Kūkyā (Koukyā), à laquelle d'ailleurs il était étranger de par sa naissance. Capitale politique, certes, Gao pas plus que l'arrière-pays songhay proprement dit n'était le moteur de l'Empire, dont le centre de gravité se trouvait paradoxalement en territoire conquis, à Tombouctou et à Djenné.

La mise en place du Pashalik marocain

Poursuivant les restes de l'armée songhay, *Djūdar* pénétra à Gao, abandonnée par ses habitants. *Ishāḳ II*, qui disposait toujours de la maîtrise du fleuve, ne tenta aucune contre-offensive et préféra, au contraire, négocier avec *Djūdar* les conditions de son retour au Maroc. Déçu du pitoyable aspect de Gao et conscient du mauvais état physique de ses hommes, le Pacha marocain se montra disposé à accepter les offres de l'*askiya*. Mais al-Manṣūr ne l'entendit pas ainsi: il révoqua *Djūdar* sur-le-champ et le remplaça par le deuxième dignitaire de l'armée marocaine, Maḥmud b. Zarḳūn, auquel il assigna une seule tâche: la conquête totale du Soudan et la destruction des diverses forces soudanaises qui, dans un désordre général, avaient tenté de combler le vide laissé par la déroute des soldats songhay¹³.

Dès son arrivée, le pacha Maḥmud s'employa à détruire complètement le pouvoir politique songhay. Il s'empara ainsi de la capitale traditionnelle songhay, Kūkyā (Koukyā), força *Ishāḳ II* à quitter le pays pour aller chez les Gurmanche où il trouva la mort, tendit un guet-apens mortel à son successeur désigné, Muḥammad-Gao, puis tenta de décimer les dernières poches de résistance songhay dans le Dendi (1592-1594)¹⁴.

Ayant ainsi écarté définitivement la menace songhay, le Pacha revint à Tombouctou pour y démanteler la classe des lettrés en tant que force politique: des dizaines de *ʿulamāʾ* furent ainsi massacrés ou exilés au Maroc. Parmi ces derniers se trouvait le célèbre Aḥmad Baba dont la renommée allait s'étendre de « la région du Sūs (Sous) jusqu'aux villes de Bougie et d'Alger »¹⁵.

Maḥmud b. Zarḳūn trouva la mort dans une embuscade que lui tendit la résistance songhay au Bandiaa, en 1594¹⁶. Il n'eut guère le temps d'achever l'occupation effective de la région avoisinante de Djenné, objectif qui fut confié de nouveau à *Djūdar* mais qui, très tôt, allait s'avérer irréalisable. Les Marocains devaient faire face, en effet, à la farouche opposition des Fulbe,

13. al-Saʿdī, 1964, p. 220-221; al-Fishtālī, 1964, p. 170-171; H. de Castries, 1923, p. 473.

14. al-Saʿdī, 1964, p. 230-234; M. Kaʿti, 1913-1914, p. 275-276 et 287-295; al-Fishtālī, 1964, p. 83-87.

15. M. Kaʿti, 1913-1914, p. 300-308; al-Saʿdī, 1964, p. 258-266; al-Wafrani, 1888-1889, p. 170.

16. al-Saʿdī, 1964, p. 268.

des Bambara et des Mande (Malinke) groupés pour un temps autour de la personne du *mansa* Maḥmud. À l'issue d'une série d'escarmouches peu concluantes, un certain *modus vivendi* fut établi entre les Marocains installés à Djenné et les principaux peuples de la région qui acceptèrent « en paroles seulement » l'occupation marocaine¹⁷.

Les soldats d'al-Manṣūr furent contraints, dans ces conditions, de limiter leur ambition à l'occupation effective de quelques ports fluviaux et ils installèrent des *kaṣaba* (garnisons permanentes) à Djenné, Wandiakā, Kubi, Konna, Sébi, Tendirma, Issafay, Kabara, Tombouctou, Bamba, Bourem, Gao et Kūkyā (Koukyā)¹⁸. Pour des raisons économiques évidentes, la plupart des garnisons furent situées sur l'axe fluvial Djenné-Tombouctou tandis que de part et d'autre du Niger, qui constituait l'épine dorsale du Paṣhalik, s'étendaient de vastes zones dans lesquelles l'influence marocaine ne s'exerçait que par intermittence.

Par ailleurs, les pachas ne cherchèrent pas à bouleverser l'administration locale qu'ils maintinrent en l'état où l'avaient laissée les Songhay. Toute nomination de chef autochtone devait obtenir l'aval du pacha qui accordait l'investiture aussi bien aux *kaḍī* et aux *imām* des grandes villes qu'aux *ardo* fulbe et aux *amenokal* touareg, mais, ce faisant, les représentants marocains n'agirent pas différemment des *askiya* et, comme eux, ils n'intervinrent que très rarement dans le choix des candidats.

Les garnisons marocaines ne vivaient pas repliées sur elles-mêmes et n'étaient ni des enclaves ni des camps retranchés. D'après la conception d'al-Manṣūr, les fruits de la conquête auraient été éphémères si, à la phase de la pacification, ne succédait une action aux effets plus durables, à savoir la colonisation du pays et son peuplement par des Maghrébins susceptibles d'y faire souche.

C'est ainsi que l'on vit affluer au Soudan des populations *guish* du Sous et des Haha en même temps que des éléments *ma'kil* et *djuṣṣham* dont al-Manṣūr voulait se débarrasser en raison des troubles qu'ils suscitaient dans son royaume, tandis que, à partir de 1599, les légionnaires d'origine chrétienne venus avec *Djūdar* étaient rapatriés au Maroc¹⁹.

17. al-Fiṣḥtālī, 1964, p. 94; al-Sa'fī, 1964, p. 273-279.

18. Les Marocains érigèrent ultérieurement deux autres *kaṣaba*, l'une à Gundam et l'autre à Arawān.

19. al-Fiṣḥtālī, 1964, p. 93 et 113-115. Il va sans dire qu'à la suite de ces initiatives, les descendants des soldats marocains ne répondirent que très peu au cliché largement répandu de soldats vaguement islamisés (en raison de leur prétendue ascendance chrétienne ou « renégate »), plus hispanophones qu'arabophones.

L'espace politique soudanais jusqu'à la fin du XVIII^e siècle

L'expérience post-impériale des peuples de la boucle du Niger : traits généraux

Dans le climat d'incertitude et d'insécurité qui résulta de la chute de l'Empire songhay et de l'irruption de forces ethno-sociales — Touareg, Fulbe, Maures, etc. — qui, jusqu'alors, avaient été tenues à l'écart des zones de culture et des centres urbains, le pouvoir politique allait être capté désormais par tous ceux qui disposaient des moyens d'assurer la défense et la protection effective de leur peuple.

D'un bout à l'autre du Sahel nigérien, le chef politique était avant tout un guerrier, sans autre légitimité que celle que lui conféraient ses armes et, presque toujours, sans grandes prétentions territoriales. Aux imposantes constructions étatiques du passé allait succéder une mosaïque de principautés et de royaumes dont les limites dépassèrent rarement les contours d'une ethnie, d'un clan, d'une ville ou même d'une série de bourgades²⁰.

Plutôt porté vers la tradition du terroir que vers les valeurs universelles véhiculées par les lettrés musulmans, le chef politique des XVII^e et XVIII^e siècles — contrairement à ses prédécesseurs — était rarement au centre d'une configuration religieuse ou cosmique.

L'islam, qui naguère avait si brillamment contribué à la formation des empires soudanais, cessa ainsi pour un temps de jouer un rôle politique notoire. Mais il ne poursuivit pas moins sa longue marche, à travers les pistes de la savane, porté de plus en plus loin par les commerçants jula qui ne répugnèrent pas à servir les chefferies et les royaumes non musulmans jalonnant les routes commerciales, du Sahel à la forêt.

Tombouctou, Djenné et les Arma

Laissés à leur sort et coupés d'une métropole qui cessa, à partir de 1618, de nommer les principaux dignitaires du *Pashalik* ou d'y envoyer des renforts, les derniers survivants de l'armée d'al-Manṣūr et leurs descendants, les Arma, allaient demeurer les maîtres légitimes de la région de Tombouctou jusqu'au début du XIX^e siècle.

Militairement amoindri, l'État des pachas devait faire preuve en effet d'une longévité remarquable et se perpétuer, avec des structures pratiquement intactes, jusqu'à l'avènement de *Shaykhū* Aḥmadu. Pourtant, avant la fondation de l'empire fulbe du Macina, la boucle du Niger ne manquait pas de forces en mesure d'annihiler les vestiges de l'ancienne colonie marocaine : il y avait, en premier lieu, les Bambara de Ségou qui non seulement n'étendirent jamais leur domination à Tombouctou mais évitèrent même de pénétrer à Djenné. Il y avait, ensuite, les puissantes confédérations touareg

20. M. Abitbol, 1979.



11.2. La région de Tombouctou (d'après M. Abitbol).

des Kel-Awllimiden et, surtout, des Kel-Tadmekket qui, malgré leur victoire écrasante de 1737 sur les Arma, ne songèrent jamais à s'emparer du pouvoir politique à Tombouctou. De même, le très influent groupe clérical des Kunta, par l'intermédiaire de ses *zāwīya* de l'Azawad, se borna à offrir sa médiation et ses bons offices aux Arma et à leurs adversaires nomades. Les Kunta n'entrèrent à Tombouctou qu'à la veille seulement de la conquête de la ville par les Fulbe, vers 1826.

À l'origine, aucune règle bien précise ne semblait régir la nomination aux différentes fonctions officielles du Pashalik et, en premier lieu, à celle de pacha. À partir du milieu du XVII^e siècle, cependant, avec l'arrivée au pouvoir de la première génération d'Arma nés sur place, on assista à l'ébauche de règles de transmission du pouvoir, fondées sur la rotation des principales fonctions entre les trois grandes divisions auxquelles appartenaient tous les Arma. La division à laquelle il échoyait d'occuper momentanément les fonctions de pacha désignait ainsi son candidat qui devait obtenir l'aval du reste des troupes. Dans le cas contraire, le tour passait à une autre, et ainsi de suite, jusqu'à l'élection d'un candidat accepté de tous²¹.

Les conséquences inéluctables d'un tel système furent de deux sortes : d'une part, la fréquence des interrègnes — il se passait souvent plusieurs mois avant que les divisions se mettent d'accord sur le choix d'un candidat —, d'autre part, la brièveté des « règnes », le pacha étant obligé de démissionner aussitôt qu'un seul des « grands de l'armée » le désavouait²². Dans ces conditions, il était inévitable que les mêmes personnes fussent rappelées plus d'une fois au pouvoir. Ceci devait entraîner la cristallisation d'un certain nombre de grandes familles ou de lignages se démarquant du reste de la société arma par la puissance politique et par l'emprise économique cumulées à la suite d'un accès répété au pouvoir. Il se créa ainsi une « classe dirigeante » arma ou, pour reprendre le langage des chroniques locales, une « classe de chefs »²³.

De 1646 à 1825, cent quarante-cinq pachas furent nommés à Tombouctou, la plupart d'entre eux étaient issus des trois lignages des Tazar-kini, Mubarak al-Dar'i et al-Za'ri. À ce dernier lignage appartenait le pacha Maṣṣūr b. Maṣṣūd al-Za'ri qui, en 1716, s'empara du pouvoir par la force, exila tous ses opposants et instaura à Tombouctou un régime de terreur sans pareil dans les annales de la ville. Excédée par ses abus, la population finit par se soulever en 1719 et, après avoir chassé de la ville le Pacha et ses *legħa* (hommes de main), elle restaura l'ancien système politique arma, avec son instabilité chronique, ses luttes intestines entre les divisions et ses longs interrègnes²⁴.

21. O. Houdas, 1966, p. 21, 50-51 et 136-137.

22. Il n'était pas rare qu'un pacha soit contraint de démissionner le jour même de sa nomination.

23. O. Houdas, 1966.

24. *Ibid.*, p. 70-85.

En 1766, les Arma élirent un pacha, Bā-Haddū b. Abū-Bakr al-Dar'ī qui, fait exceptionnel, demeura à son poste pendant plus de huit ans. Mais à sa mort, en 1775, la ville resta sans pacha pendant dix-huit ans. Ce long interrègne n'amena pas pour autant la disparition définitive des institutions arma: lorsqu'en 1794, les grandes divisions qui, entre-temps, étaient devenues de véritables clans ethniques s'accordèrent sur le choix d'un pacha, celui-ci, al-Muṣṭafā al-Tazarkini, rétablit toutes les anciennes fonctions du pashalik²⁵.

Sous le règne de son successeur, Abū-Bakr b. Aḥmad al-Dar'ī, la fonction de pacha devint héréditaire et à sa mort, en 1815, ses deux fils Muḥammad et 'Uṭhmān lui succédèrent. Le *kā'id* 'Uṭhmān fut le dernier pacha de Tombouctou²⁶.

Faisant suite à son déclin militaire et à l'instabilité chronique du pouvoir central, le Pashalik allait se fragmenter, dès la fin du XVIII^e siècle, en plusieurs unités quasiment autonomes, autour de chacune des grandes *kaṣaba* de Gao, Bamba, Tombouctou et Djenné. Tout en continuant à reconnaître l'autorité formelle mais lointaine de Tombouctou, chaque garnison élisait ses propres chefs dans une indépendance totale. Les pachas, quant à eux, intervenaient rarement dans les affaires de ces garnisons auxquelles ils ne faisaient appel qu'en cas de menace grave venant du dehors.

Aussi autonome que les autres *kaṣaba* arma, la garnison de Djenné ne fut pas inquiétée, au cours du XVIII^e siècle, par les Bambara de Ségou. En 1754, peu de temps avant la mort présumée du *biton* (commandant) Mamari Koulibali, une armée bambara parvint jusqu'à Gomitigo, à une dizaine de kilomètres de Djenné, mais Djenné elle-même fut épargnée par les assaillants²⁷.

L'administration arma demeura intacte tout au long de la période examinée: le *kā'id* de Djenné continua à être nommé par ses pairs arma excepté lors de la montée au pouvoir, à Tombouctou, d'un pacha entreprenant: en mars 1767, le pacha Bā-Haddū procéda directement à la nomination du nouveau gouverneur de Djenné, le *kā'id* Alfa b. Masik, qui eut pour successeur le *kā'id* Aḥmad b. Shārīf. Celui-ci resta en fonction jusqu'à sa mort en 1772²⁸.

Les liens commerciaux et les relations politiques entre Tombouctou et Djenné ne furent jamais interrompus: en 1773, deux messagers vinrent annoncer à Djenné la mort du pacha Bā-Haddū²⁹. Vers 1786, deux *kā'id* de Tombouctou se rendirent avec leurs troupes à Djenné pour y soumettre une bande de pillards qui avait trouvé refuge dans la ville³⁰. En 1794, on apprenait à Tombouctou la mort du gouverneur de Djenné, le *kā'id* Abū-Bakr b. Sa'īd,

25. Voir la *Chronique de Tombouctou*, Bibliothèque nationale, Paris, Fonds arabe, Ms 5259, f. 25-26 et 32r.

26. *Ibid.*, f. 34; B. de Mézières, 1912, p. 36-37; R. Caillié, 1828, vol. II, p. 306-308.

27. Institut de France, Fonds Gironcourt, Ms 2405, pièce 5, f. 7 et 13.

28. Bibliothèque nationale, Paris, Fonds arabe, Ms 5259, f. 26v.

29. *Ibid.*

30. *Ibid.*, f. 30r et v.

et, l'année suivante, le pacha de Tombouctou faisait appel à son successeur et aux commerçants de Djenné pour réapprovisionner la ville en cauris³¹.

En 1796 cependant, l'explorateur écossais Mungo Park apprenait à Ségou que Djenné appartenait formellement au Royaume bambara, bien qu'en fait, elle fût gouvernée par « les Maures »³².

Devrait-on interpréter cette information comme l'indication d'un « protectorat » bambara sur Djenné ? Les sources locales dont nous disposons ne permettent guère une telle hypothèse; leur lecture confirme plutôt l'affirmation de René Caillié, d'après lequel Djenné vivait « seule et indépendante » jusqu'à sa conquête par les Fulbe du Macina, vers 1819³³.

Les Songhay du Dendi

Chassés de Gao et ayant perdu en l'espace de quelques mois deux rois et des dizaines de membres de la famille impériale, les Songhay groupés autour de l'*askiya* Nuh réussirent à freiner l'avance des Marocains dans le Dendi. Tirant la leçon de leurs défaites successives en batailles rangées, ils passèrent à une guerre d'embuscades et, grâce à l'aide que leur fournit le Kebbi³⁴, ils tinrent en échec les soldats du pacha Maḥmud b. Zarḳūn qui trouva la mort dans le Bandiagara. Mais son successeur, le pacha Maṣṣūr b. ʿAbd al-Raḥmān (1595-1596), leur fit payer cher leur victoire: battu et obligé de laisser une partie de son peuple entre les mains des Marocains, Nuh se retira au Dendi, où il fut destitué par ses frères en 1599, tandis que les Marocains nommaient un *askiya* aux Songhay restés sur place³⁵.

Revenant progressivement à la religion traditionnelle africaine, les Songhay du Dendi se morcelèrent en plusieurs royaumes, bien que jusqu'au milieu du XVII^e siècle, ils soient parvenus à préserver leur unité.

En 1630, ils signèrent un accord de paix avec les Marocains qui, par la suite, commencèrent à intervenir dans leurs affaires intérieures et à arbitrer leurs conflits de succession. En 1639, par exemple, le pacha Maṣʿūd al-Zaʿri pénétra avec ses troupes à Lulami, la capitale du Dendi, pour y installer un nouveau roi³⁶.

Ce dernier fut déposé aussitôt après le départ des troupes marocaines. Mais cette manifestation de ressaisissement fut sans lendemain: déchirés et divisés en petites entités politiques insignifiantes, les Songhay du Dendi cessèrent d'être un facteur politique de taille dans la région. Ils réussirent toutefois à maintenir leur liberté jusqu'au début du XIX^e siècle malgré la forte pression exercée sur eux par les nomades fulbe et touareg du Liptako et de l'Air.

31. *Ibid.*, f. 32r et v.

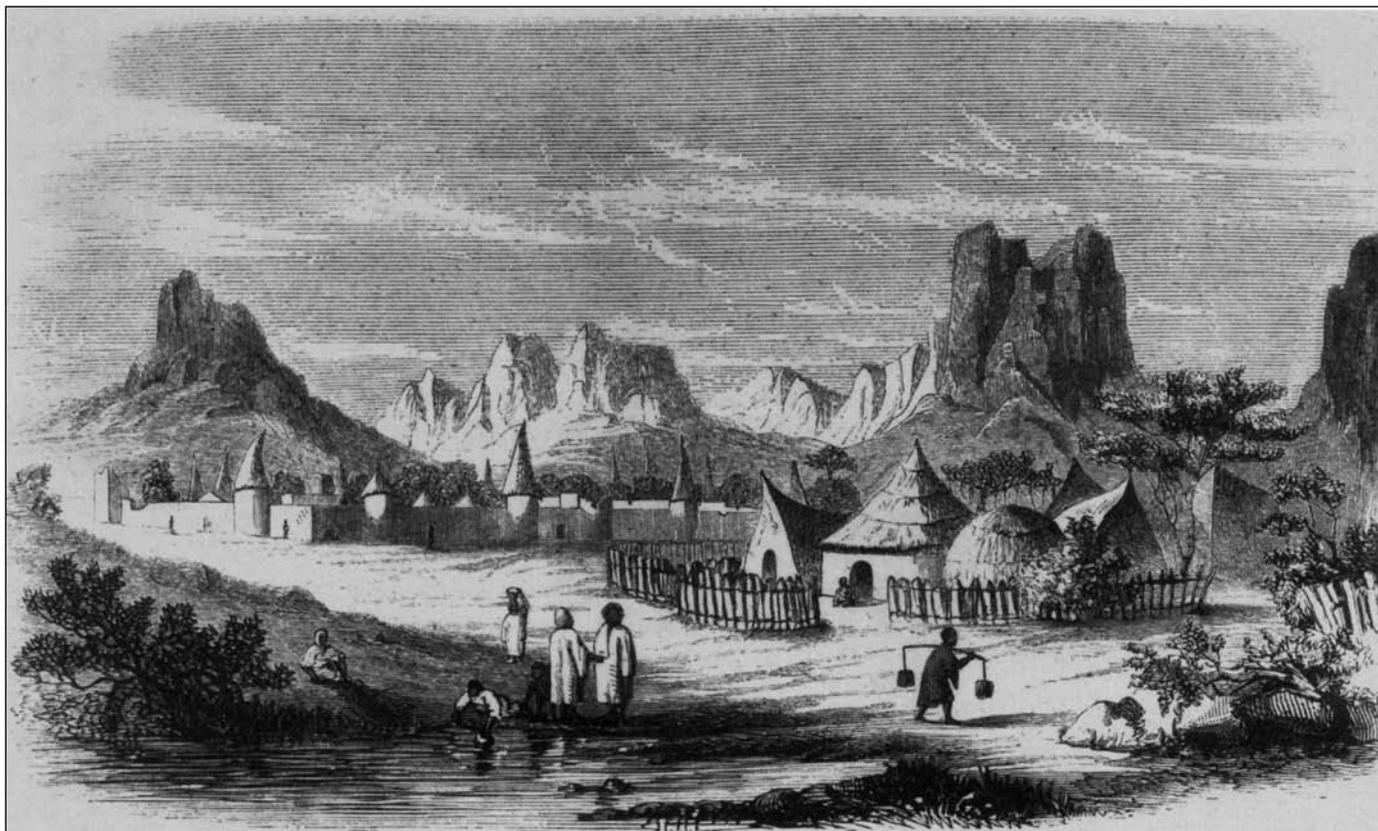
32. M. Park, 1980.

33. R. Caillié, 1828, vol. II, p. 206.

34. Pour la lettre de menaces adressée par le Sultan du Maroc au *Kanta* du Kebbi, voir A. Ganun, 1964, p. 127-132.

35. al-Saʿdī, 1964, p. 270.

36. *Ibid.*, p. 394-395, 399-400 et 423.



11.3. Un village songhay.
[H. Barths, 1857. © Royal Commonwealth Society Library, Londres.]

Les royaumes bambara de Ségou et du Kaarta

Après la dislocation de la marche occidentale du Songhay et après l'échec du *Mansa* du Mali devant Djenné, en 1599, les paysans bambara du Niger se retrouvèrent dans une situation périlleuse face aux incursions fulbe et arma.

Divisés en plusieurs *kafu* (provinces), dont les chefs, marka et musulmans, entretenaient des relations assez correctes avec Djenné et Tombouctou, les Bambara, adeptes de la religion traditionnelle africaine, firent appel pour leur protection aux confréries traditionnelles des chasseurs ou à des clans spécialisés qui, tel celui des Samaké, assimilèrent très vite les méthodes de combat des Marocains³⁷.

Dans un mouvement qui ressemble fort à une jacquerie, les Bambara se révoltèrent au milieu du XVII^e siècle contre leurs chefs marka et c'est probablement dans ces circonstances que se distingua le clan des Koulibali, appelé à fonder les royaumes de Ségou et du Kaarta³⁸.

À Ségou, Biton Koulibali (1712-1755) imposa son autorité avec l'aide de ses *ton-dyon*, captifs ou anciens captifs pour la plupart. Mais à peine eut-il assuré sa position que, vers 1739, son royaume fut attaqué par les Jula de Kong, commandés par Famaghan Wattara. Ces derniers restèrent dans le pays jusqu'en 1745, lorsque leur parvint la nouvelle de la mort du *Faama* de Kong, Sékou Wattara³⁹.

Affaibli, Biton Koulibali consacra le reste de sa vie à consolider son royaume en se débarrassant de la concurrence de ses cousins massassi, installés au nord-ouest de Ségou, dans la région de Murdia. Vers 1754, il entra en guerre avec eux, détruisit leur capitale, Sunsana, et captura leur chef, Foulakoro, qui fut mis à mort à Ségou. À la suite de cette défaite, les Massassi, conduits par Sébamana (1754-vers 1758), se dirigèrent vers le Kaarta où ils établirent leur hégémonie⁴⁰.

À la mort de Biton Koulibali, le royaume de Ségou traversa une assez longue période d'anarchie qui ne prit fin que vers 1766, à la suite de la montée au pouvoir d'une nouvelle dynastie fondée par Ngolo Diarra. Après avoir restauré l'unité du royaume, celui-ci engagea des opérations militaires de grande envergure dans le Macina, le Fuladugu et même dans le pays Mossi et le Yatenga. Les excellentes relations qui le lièrent aux Kunta de l'Azawad et à leur chef, *Shaykh* al-Mukhtār (1729-1811), l'amènèrent, semble-t-il, à ménager Tombouctou.

Ngolo eut pour successeur son fils Monzon (vers 1789-1808) qui fut le véritable organisateur du royaume de Ségou. Tout comme Biton Koulibali avant lui, il eut à faire face à la rivalité des Massassi qui, depuis 1754, avaient étendu leur pouvoir à un large territoire compris entre le Kingui

37. al-Sa'dī, 1964, p. 276.

38. *Ibid.*, p. 406-420; voir également C. Monteil, 1924; L. Tauxier, 1942.

39. O. Houdas, 1966, p. 112-113.

40. P. Marty, 1927, p. 367-369.

et le Bélédougou. En 1792, ils s'emparèrent même de Nyamina, sur le Niger, coupant ainsi l'un des principaux axes de ravitaillement de Ségou. La riposte de Monzon fut terrible : après avoir délivré Nyamina, il se tourna vers le Kaarta, pilla la capitale Guémou et obligea le roi massassi, Désékoro, à prendre la fuite dans le Guidimak. Monzon s'attaqua ensuite aux Maures Awlād M'Bark dans la région de Nioro pour avoir refusé de lui apporter leur concours dans sa guerre contre le Kaarta. À son retour à Ségou et suivant ainsi l'exemple de son père, il plaça ses fils à la tête des chefferies dans les territoires conquis, mettant à leur disposition d'importants contingents de soldats⁴¹.

Monzon mourut en 1808, suivi, trois ans plus tard dans la région de Tombouctou, par Shaykh al-Mukhtār. La disparition presque simultanée de ces deux personnages ne fut pas étrangère à l'effervescence qui allait régner dans la boucle du Niger jusqu'à l'arrivée au pouvoir de Shaykhū Aḥmadu, les forces fulbe et touareg que les deux chefs avaient réussi plus ou moins à tenir en bride y ayant une large part de responsabilité.

Fulbe et Touareg

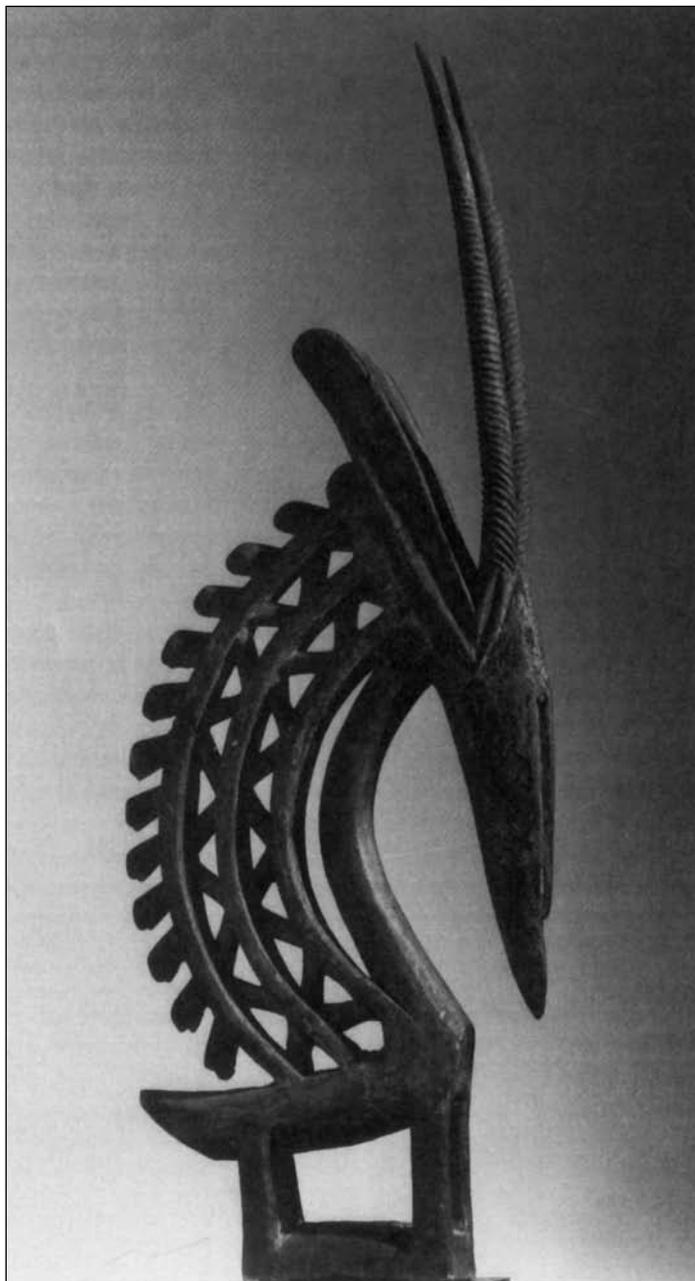
La désorganisation sociale est à compter parmi les principales conséquences de l'effondrement de l'Empire songhay. Une situation marquée, dès la fin du XVI^e siècle, par l'avance irrésistible des nomades sahariens en direction du bassin du Niger et de la zone lacustre s'étendant au sud de Tombouctou.

Dans le Macina, la prépondérance fulbe était totale. Résistant farouchement aux assauts des Marocains de Tombouctou et de Djenné, les Fulbe préservèrent leur indépendance cependant que s'accélérait leur mouvement de migration vers le Fouta-Djalou, à l'ouest, et vers le Liptako et le pays Hawsa, à l'est. Soumis aux raids des armées bambara de Ngolo et de Monzon, ils durent cependant accepter, au cours de la deuxième moitié du XVIII^e siècle, la suzeraineté de Ségou, tandis que commençait dans le Kounari un lent processus de sédentarisation et d'islamisation de ces pasteurs.

L'expansion des Touareg de l'Adrar — Kel-Tadmekket et Kel-Awllimiden — fut aussi contemporaine de l'occupation marocaine. Tandis que les premiers restèrent dans l'ombre jusqu'à la fin du XVII^e siècle, les seconds pesèrent très tôt de tout leur poids sur le bassin oriental du Niger, notamment entre Gao et le Dendi.

Interceptant les communications entre Tombouctou et son avant-port, Kabara, intervenant dans les conflits entre chefs arma et pillant les villages agricoles du fleuve, ils allaient devenir un vrai fléau pour Tombouctou. Tout au long du XVIII^e siècle, ce ne furent qu'affrontements et échauffourées entre des Touareg, le plus souvent victorieux, et des Arma amoindris, allant de défaite en défaite.

41. C. Monteil, 1924, p. 66-90 et 110-116.



11.4. Coiffe à l'effigie d'une antilope, utilisée par les Bambara dans les rites mettant en scène la naissance mythique du fondateur de l'agriculture.
[© Werner Forman Archive, Londres.]

En mai 1737, l'*amenokal* Oghmor ag Alad écrasa les forces arma à Toya, leur occasionnant des pertes considérables: de 300 à 350 morts, parmi lesquels le pacha en exercice⁴². Mais en dépit de cette défaite, les chefs d'autres factions touareg, dont celle des Kel-Awllimiden, devaient continuer à venir à Tombouctou pour y recevoir l'investiture des pachas⁴³.

En 1770, les Tadmekket vinrent assiéger Tombouctou, réduisant sa population à la famine, après le meurtre par un groupe d'Arma de leur *amenokal* Habatīt⁴⁴. La ville ne fut sauvée que grâce à l'intervention du *shaykh* des Kunta, al-Mukhtār al-Kabīr, qui parvint à réconcilier le pacha Bā-Haddū et le successeur de Habatīt, l'*amenokal* Hammiyuk. Aux termes de l'accord conclu entre les deux parties, en août 1771, les Arma s'engagèrent à verser une caution aux Touareg en chevaux et en poudre d'or⁴⁵.

Mais à la suite de la violation par les Touareg de ce pacte, le *shaykh* ôta son soutien moral à Hammiyuk et lui opposa un rival, provoquant ainsi la dislocation des Tadmekket en deux branches rivales: les Tingirigif et les Irriganaten. Simultanément, il gagna la confiance des Awllimiden et de leur chef, Amma ag Ag *Shaykh*, qui, profitant de la désunion des Tadmekket, allait essayer d'étendre son hégémonie aux nomades sahariens de la région de Tombouctou. Les Awllimiden devinrent ainsi la principale force d'appui des Kunta qui, au fur et à mesure de l'affaiblissement des Arma, parvinrent, avec grand succès, à combler le vide politique qu'ils laissaient dans la région et à limiter les effets de l'anarchie qui en résultait. Mais jusqu'à la constitution de l'empire fulbe du Macina, ils se gardèrent de s'arroger des droits politiques à Tombouctou ou de faire disparaître les derniers vestiges du pouvoir arma. C'est ainsi que, obéissant à un vieil usage, le puissant *amenokal* des Kel-Awllimiden, Kawa ag Amma, allait se rendre encore, en juillet 1796, à Tombouctou, pour y recevoir l'investiture du pacha Abū-Bakr⁴⁶.

Le Soudan occidental et le monde extérieur

En dépit du détachement progressif du Maroc d'après al-Manṣūr, les pachas de Tombouctou firent montre d'une fidélité à toute épreuve à l'égard des derniers sultans de la dynastie saadienne. La *khuṭba* (sermon fait à la mosquée) du vendredi fut ainsi récitée chaque semaine au nom des souverains de Marrakech qui prenaient le soin d'annoncer officiellement aux pachas de Tombouctou et aux chefs des garnisons de Djenné et de Gao la nouvelle de leur accession au trône.

Lorsqu'en 1659 fut assassiné le dernier monarque saadien, le *bay'a* (serment d'allégeance) qui liait les pachas à la dynastie devint aussitôt caduc.

42. O. Houdas, 1966, p. 168-178.

43. *Ibid.*, p. 253.

44. Bibliothèque nationale, Paris, Fonds arabe, Ms 5259, f. 26v-27v.

45. *Ibid.*, f. 28v; voir aussi Bibliothèque nationale, Paris, Ms 5334, le *Kitāb al-Tarā'if*, par le fils du *shaykh* al-Mukhtār.

46. Bibliothèque nationale, Fonds arabe, Ms 5259, f. 32r; Institut de France, Fonds Gironcourt, Ms 2406, pièce 75 (*Ta'rikh Fittuga*).

Tout naturellement, la *khutba* cessa, en 1660, d'être récitée au nom des descendants de Moulay Aḥmad al-Manṣūr « dans tout le Takrūr, de Koukya à Bina⁴⁷ ». Dix ans plus tard, après que la dynastie alawite se fut emparée du pouvoir au Maroc, les Arma renouvelèrent cependant leur allégeance au trône marocain, à Moulay al-Raṣhīd puis à Moulay Ismāʿīl⁴⁸.

Mais contrairement aux Saadiens, les Alawites n'allaient accorder que peu d'attention au Sahel nigérien. L'orientation de leur politique fut plus mauritanienne que soudanaise. Tandis que les Européens se disputaient Arguin et le trafic de la gomme, Moulay Ismāʿīl allait implanter solidement son autorité en Mauritanie, en soutenant l'émir des Trarza et même en dépêchant, de temps à autre, en direction de la vallée du Sénégal, des troupes plus ou moins régulières, les Orman, qui, jusqu'en 1720, allaient terroriser toutes les régions riveraines du Sénégal⁴⁹. Maîtres du Fouta Toro où ils faisaient et défaisaient à volonté les *satigi* (dirigeants), ils exercèrent une très vive pression sur la population du haut Sénégal dont les captifs allaient grossir les rangs de la fameuse armée noire des *'abid* formée par le Sultan marocain. Ses expéditions dévastatrices la conduisit jusqu'au Bondu et au Bambuk et, surtout, au Galam où elle mit en péril, à diverses reprises, le comptoir français de Saint-Joseph.

Les Arma continuèrent malgré tout à vouer un certain respect aux monarques alawites et, s'il faut en croire l'Anglais J. G. Jackson, le *Pashalik* de Tombouctou aurait continué à verser un tribut d'allégeance aux successeurs de Moulay Ismāʿīl⁵⁰.

Avec l'arrivée au pouvoir du sultan Sīdī Muḥammad (1757-1790), la politique soudanaise du Maroc allait connaître un nouveau départ, grâce à la réactivation du commerce transsaharien. À la manière des derniers rois saadiens, le Sultan alawite se désignait dans sa correspondance avec les gouvernements européens comme le « souverain de Gao et de Guinée ». Ce qui ne serait que pure prétention s'il n'y avait pas le témoignage dans ce sens du très digne de foi consul anglais, J. Matra, qui servit au Maroc entre 1786 et 1806⁵¹.

Cela semble d'ailleurs correspondre à la manière dont au Soudan même on se représentait le statut de Tombouctou à la veille du *djihād* fulbe. C'est du moins ce que donnent à penser quelques textes émanant d'un lettré du Macina, Nuh b. al-Tahir, qui fut l'un des plus proches collaborateurs de *Shaykhū* Aḥmadu. L'un d'entre eux annonce l'avènement du dernier calife de l'islam, c'est-à-dire de *Shaykhū* Aḥmadu. Il fut adressé au « Sultan du Gharb et de Marrakech et de ses dépendances de Tombouctou, Arawān, Bū-Jbeiha, Taoudéni, du Sous Proche et du Sous Extrême ainsi que du Touat⁵² ».

47. O. Houdas, 1966, p. 145.

48. *Ibid.*, p. 185; Bibliothèque nationale, Fonds arabe, Ms 6399, f. 214-2188.

49. A. Delcourt, 1952; B. Barry, 1972.

50. J. G. Jackson, 1811, p. 296.

51. Archives nationales, Paris, Fonds des affaires étrangères, B1, 831; R. Hallet, 1964, p. 81.

52. Bibliothèque nationale, Fonds arabe, Ms 5259, f. 74-78.

Cette classification est peut-être dénuée de tout fondement. Mais, replacée dans son contexte historique et socioculturel, l'évolution politique de Tombouctou, si elle traduit bien l'autonomie interne de l'ancien territoire marocain des bords du Niger, est comparable à maints égards à l'évolution des Régences barbaresques des XVII^e et XVIII^e siècles, dans lesquelles la souveraineté de Constantinople n'était plus qu'une fiction, mais une fiction pas totalement vide de sens.

L'évolution économique et sociale

Calamités naturelles et environnement humain

Assurément, le Soudan occidental n'était plus, à la fin du XVIII^e siècle, ce pays éblouissant et prospère dont parlait al-Manşūr en 1591.

Au tournant du XVII^e siècle, une série de calamités s'abattit sur la région : sécheresses, disettes, épidémies, famines décimèrent la population et détruisirent les récoltes, rendant plus aiguës les tensions entre nomades et sédentaires. À partir de 1639, les périodes de répit se firent plus brèves et les crises plus longues et plus incisives. Cette année-là, la famine éclata d'abord dans la région de Djenné qui, de tout temps, avait été le grenier de la boucle du Niger. Du delta central, elle se répandit ensuite, durant quatre années consécutives, dans toute la boucle. La détresse qui s'ensuivit fut probablement à l'origine du mouvement social qui précéda la montée du royaume bambara de Ségou⁵³.

Au XVIII^e siècle, les années « normales » furent exceptionnelles. Après une première disette de sept ans, entre 1711 et 1718, le Soudan occidental allait connaître, à partir de 1738, l'une de ses plus graves famines qui toucha toute la zone sahélienne ainsi qu'une bonne partie du Maghreb⁵⁴.

En 1741, le fléau se combina avec une épidémie de peste et prit une ampleur catastrophique, à tel point que « des gens mangèrent des cadavres d'animaux et d'êtres humains ». Les guerres et les luttes dont cette période fut particulièrement chargée, mettant aux prises toutes les communautés soudanaises, donnaient une touche apocalyptique à ce sombre paysage⁵⁵. Les effets de la disette commencèrent à s'estomper à partir de 1744 mais la peste demeura à l'état endémique, faisant irruption de temps à autre, comme en 1748-1749, entre 1762 et 1766 et, surtout, entre 1786 et 1796⁵⁶.

Ainsi, autant sinon plus que des méfaits des hommes, la boucle du Niger eut à souffrir de violents déséquilibres de la nature qui marquèrent profondément sa démographie et son paysage.

53. al-Sa'dī, 1964, p. 339.

54. O. Houdas, 1966, p. 14, 63, 102, 105 et 191-192; P. Marty, 1927, p. 562 et 565.

55. O. Houdas, 1966, p. 116-119.

56. Bibliothèque nationale, Paris, Fonds arabe, Ms 5259, f. 24r-v, 26r-v et 31v-32v.

Véritable confluent ethnique, le territoire compris entre Tombouctou, les Grands Lacs et le Niger devenait, pendant une bonne partie de l'année, une mosaïque de peuples et une zone de contact entre deux civilisations : le monde pastoral et le monde rural sédentaire. Or, comme les bons pâturages sont aussi les meilleures terres agricoles, ce contact fut le plus souvent générateur de conflits d'autant plus graves qu'il n'existait dans la région aucune force politique en mesure de limiter l'extension des terrains de parcours au détriment des champs de culture, et vice versa.

La saison chaude devenait ainsi une période d'insécurité et de troubles dans toute la région. À cette époque de l'année, les Kel-Tadmekket côtoyaient, à l'est et au sud de Tombouctou, les Bérabich, les Kel-Maghsharen, les Kel-Katwan, les Ghālī-Mūsā et autres *baydan* (nomades) qui, de l'Aklé mauritanien, descendaient vers Rās al-Mā' et jusqu'à la bordure septentrionale du Macina où ils disputaient aux Fulbe leurs maigres pâturages saisonniers.

La tension était à son comble à la fin de la saison chaude, lorsque avec l'arrivée des pluies les paysans commençaient les premiers travaux agricoles : un reflux désordonné ou trop lent des nomades suffisait à compromettre sérieusement les récoltes.

Production locale et échanges régionaux

Dans l'ensemble, l'agriculture recula dans les zones limitrophes du désert. Mais, parallèlement à ce processus, il y eut par endroits une réelle intensification de la colonisation agricole, comme le montrent les migrations bambara, dans le Bara, et les débuts de la sédentarisation des Fulbe du Macina ainsi que l'installation définitive de certains groupements touareg ou sous l'influence des Touareg (Kel-Antasar) aux alentours de Tombouctou.

En outre, grâce à l'incomparable voie de communication qu'est le Niger et grâce au maintien, voire à l'extension des réseaux d'échanges traditionnels, le commerce interrégional devait aider à pallier les conséquences désastreuses des déséquilibres de la nature.

À Djenné, la production vivrière locale était enrichie par les apports de l'arrière-pays de San, consistant en une gamme diversifiée de produits : arachides, farine de baobab, karité, miel, oignons secs, piments, haricots, fonio. À ces produits il faudrait ajouter le coton, l'indigo, le séné servant à la fabrication du savon, la laine, la cire, le fer du Bendougou et, bien entendu, les deux principaux articles importés de la zone forestière, les noix de kola et l'or⁵⁷.

En quittant Djenné en direction de Tombouctou, les embarcations accostaient à Koubaka à côté de laquelle allait se développer, au XVIII^e siècle, la localité de Sofara où les Jula de Kong installèrent une station d'engraissement de chevaux⁵⁸. Au confluent du Niger et du Bani se trouvait Isaqa, la future Mopti, où se tenait un important marché de comestibles et d'artisanat⁵⁹.

57. R. Caillié, 1828, vol. II, p. 210-217; C. Monteil, éd. de 1971, p. 11-14.

58. R. Caillié, 1828, vol. II, p. 236; al-Sa'dī, 1964, p. 303 et 488-489.

59. R. Caillié, 1828, vol. II, p. 239-240; al-Sa'dī, 1964, p. 303.

À la sortie du lac Debo, la navigation s'effectuait sur les deux bras principaux du fleuve, l'Issa-Bar à l'ouest et le Bara-Issa à l'est. Jusqu'à la création de Saraféré, Sâ était la principale enclave du Bara-Issa. Dans la région de Tombouctou, les plus grands terrains de culture se trouvaient près des lacs Télé, Oro et Fati ainsi que dans les lits des marigots. Avec la venue des Marocains au Soudan, la culture du blé se propagea dans cette zone. Mais cette céréale n'avait pas conquis les paysans de la région. Les Arma et les commerçants maghrébins des grandes villes étaient les seuls à consommer du pain⁶⁰. Au nombre des plantes industrielles, citons le tabac et la gomme arabique dont on récoltait de grandes quantités dans les environs de Goundam et du lac Faguibine⁶¹.

En outre, la vie commerciale de Tombouctou était sous-tendue par une importante activité artisanale : conditionnement des barres de sel, tissage et confection de vêtements, tannerie, cordonnerie, orfèvrerie, poterie, fabrication d'outils agricoles et d'armes blanches. Chaque secteur de l'artisanat était le monopole d'une corporation ethno-professionnelle. C'est ainsi que tous les teinturiers étaient originaires de Sansanding tandis que les Arma avaient l'exclusivité de la fabrication des chaussures⁶².

Le bassin oriental du Niger fut certainement le plus touché par les calamités naturelles, et ce dès l'époque songhay. La détérioration graduelle des conditions écologiques et climatiques ainsi que son isolement des circuits d'échanges, à la suite de la déchéance de Gao, forcèrent ses habitants à devenir nomades.

Le commerce transsaharien à l'heure de la traite atlantique

En dépit des changements politiques qui affectèrent la région dès la fin du XVI^e siècle, l'organisation commerciale de la boucle du Niger resta établie sur des bases géographiques, économiques et sociales qui survécurent aussi bien à la conquête marocaine qu'à l'intensification du trafic européen sur le littoral africain. Contournant les difficultés d'ordre politique et militaire consécutives à l'affaiblissement des pouvoirs centraux bordant le désert du Sahara, le commerce transsaharien demeura la principale activité économique de vastes zones du Maghreb et du Sahel. Ce qui changea inexorablement à partir du XVI^e siècle fut non pas le volume des échanges mais la signification économique de ce commerce quant aux perspectives de développement des pays et des régions qui y étaient impliqués.

Les routes

Après 1591, l'axe Dar'fa — Taghāza — Tombouctou devint la voie royale des échanges entre le Maroc saadien et le Soudan occidental : il était fréquenté aussi bien par les convois militaires que par les caravanes de marchands, organisées et surveillées par les hommes du Sultan. Cet itinéraire allait être

60. O. Houdas, 1966, p. 117.

61. R. Caillié, 1828, p. 314-321.

62. A. Dupuis-Yacouba, 1921, p. 25-28, 38-39, 61-63 et 79-80.

le premier touché par les troubles qui suivirent la mort d'al-Manṣūr. Les commerçants délaissèrent peu à peu le Dar'ā et Taghāza au profit du Sous et du Tafilālet où les chefs religieux locaux exerçaient une influence favorable. Et c'est ainsi que moins d'un demi-siècle après la conquête marocaine, la configuration du réseau routier retrouvait pratiquement sa physionomie de l'époque médiévale. Les changements les plus durables furent ceux qui affectèrent sa partie sahélo-soudanaise.

L'axe atlantique

La relance de cet axe, qui correspondait dans sa partie saharienne à l'ancienne Trīk Lamtūnī, fut poursuivie avec plus d'ampleur par les Alawites dans les années 20 du XVII^e siècle.

Sous Moulay Ismā'īl, les caravanes descendant de Taghawust et de Goulimine traversaient les territoires des Ma'qīl qui, à des titres divers, avaient lié leur sort à la dynastie chérifienne. Il convient également d'insister sur le rôle des Tadjukant, maîtres de tout le trafic caravanier entre le Sud marocain et l'Adrar mauritanien⁶³.

En outre, la diffusion au Sahara occidental de doctrines religieuses telles que la Kādirīyya et la Tidjānīyya fit naître un puissant mouvement de circulation des hommes et des idées entre les centres religieux du Sud marocain et du Sahara méridional : Akka, Tindūf, Smāra, Shinguetti et Boutlimit furent des centres notoires de la Kādirīyya autant que d'importants relais commerciaux. De Shinguetti ou de Wadān, les caravanes gagnaient Saint-Louis du Sénégal par le pays Trarza, le Galam par le pays Brakna et le Hōdh en suivant la piste du Dhār conduisant à Tishīt et à Walāta. Au Galam, la prépondérance du commerce maure était totale malgré la présence du fort français de Saint-Joseph⁶⁴. Plusieurs pistes descendaient du Hōdh en direction des royaumes bambara du Kaarta et de Ségou par les relais de Diara du Kingui, Goumbou, Bassikounou et Sokolo⁶⁵.

Les caravanes maures parvenaient jusqu'à Ségou, Banamba et même Nyamina, mais c'était à Sansanding que s'effectuait la majeure partie du trafic avec le pays Bambara. Point de rupture de charge pour les pirogues remontant le Niger depuis les rapides de Sotouba et port de commerce du royaume de Ségou, Sansanding cessa progressivement d'être tributaire de Djenné pour son approvisionnement en produits sahariens. À la fin du XVIII^e siècle, ses circuits commerciaux étaient aussi denses que ceux de la métropole du Bani⁶⁶.

Les caravanes de Walāta entretenaient également des liaisons directes avec Djenné via Rās al-Mā' et Tombouctou⁶⁷.

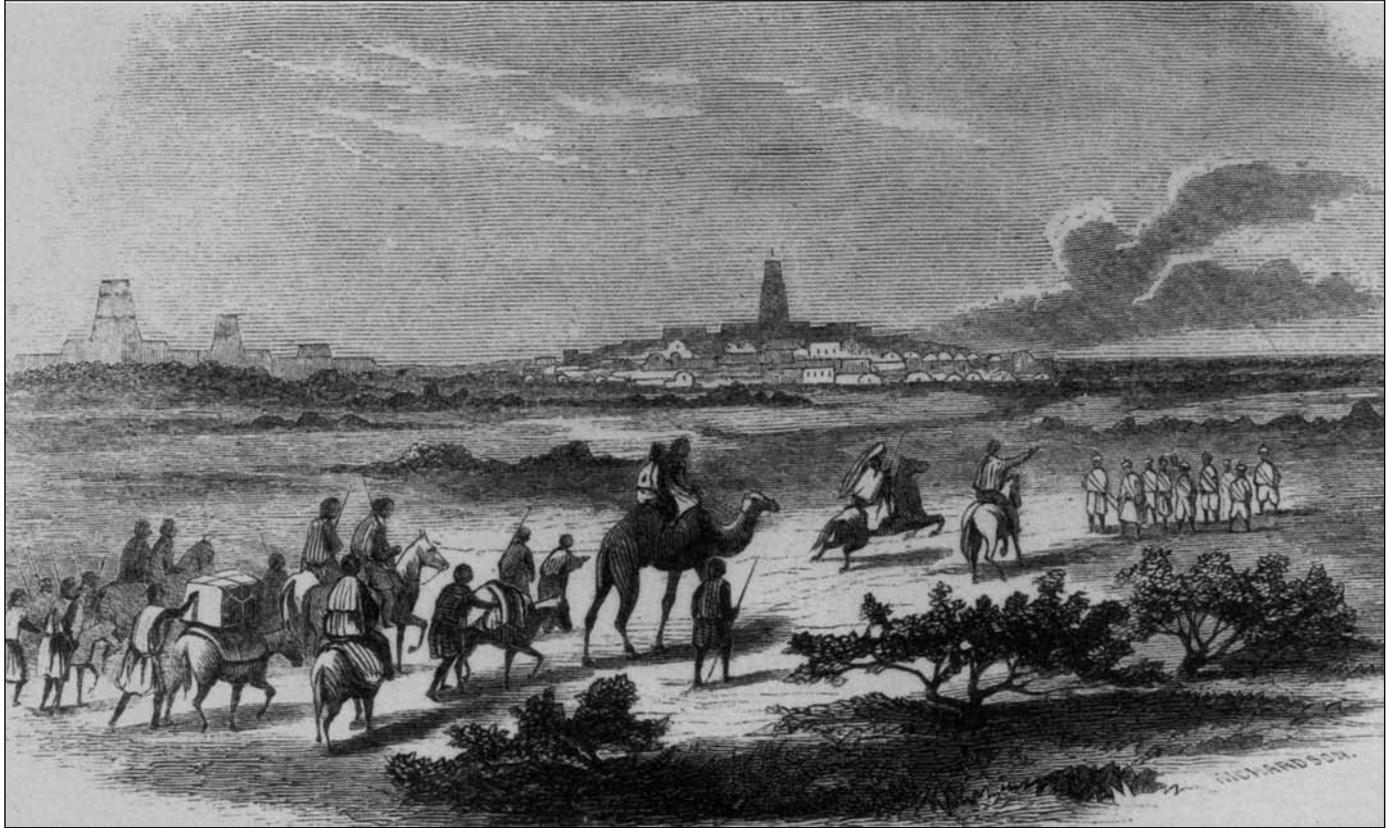
63. P. Marty, 1920-1921, vol. III, p. 97-98 et 132-134.

64. Cela ressort clairement de la correspondance des commandants du fort conservée aux Archives nationales, Paris, sous-collection Colonies, C6.

65. M. Park, 1980; A. Golberry, 1802, p. 287-288.

66. M. Park, 1980; R. Caillié, 1828, vol. II, p. 380.

67. O. Houdas, 1966, p. 21-25, 102-104; H. Barth, 1857-1858, vol. V, p. 481-482.



11.6. Voyageurs approchant de Tombouctou.
[H. Barths, 1857, © Royal Commonwealth Society Library, Londres.]

L'axe oriental

Partant du Tafilālet marocain, ce faisceau routier traversait le Touat qui était aussi le lieu de transit des grandes caravanes de pèlerins marocains. À Timimoun, la route du Touat au Soudan s'embranchait sur les pistes du Maghreb central: al-Golea - Mzāb - Laghouat (Laghwāt) et al-Golea - War-gla - Touggourt - Tozeur - Gafsa, toutes deux contrôlées par les nomades *shaamba* et *ughramma* dont l'unique profession était de guider et de protéger les caravanes⁶⁸.

Plus au sud, à In-Ṣalāḥ, s'effectuait la jonction avec la piste de Ghadāmes qui, disputée tout au long du XVIII^e siècle par Tripoli et Tunis, écoulait les produits soudanais dans les deux capitales. Ses marchands, qui comptaient parmi les plus riches négociants de Tombouctou, entretenaient des relations permanentes avec le pays Hawsa par Ghāt et Agadès ainsi qu'avec le Borno par Murzuk et Bilma⁶⁹.

En quittant le Tidikelt, les caravanes longeaient la bordure occidentale de l'Ahnet puis, après la très difficile traversée du Tanezrouft, arrivaient dans l'Azawad où se trouvaient les campements kunta. Dispensateurs de services, de savoir et de *baraka* (bénédictions), arbitres de la plupart des conflits entre nomades et entre nomades et sédentaires, les Kunta jouèrent un rôle précieux dans la région. Leur seule présence en faisait les meilleurs garants et les protecteurs les plus efficaces des routes conduisant à Tombouctou⁷⁰.

D'Arawān et de Bū-Jbeiha, quelques caravanes se rendaient directement à Bamba ou à Gao mais, évidemment, c'est Tombouctou qui attirait la majeure partie du trafic sur cette voie⁷¹.

Après s'être acquittés de quelques présents aux chefs arma de la ville, les commerçants maghrébins étaient pris en charge par des *diatigui* qui leur offraient hospitalité, moyens de déplacement et, éventuellement, une garde armée⁷². Pour un grand nombre de voyageurs, le périple ne se terminait pas à Tombouctou. Les produits maghrébins étaient acheminés à Djenné par les mêmes hommes. Ce n'est qu'en amont de Djenné que se dessinait une nouvelle infrastructure des échanges dont les réseaux jula formaient la trame essentielle.

Les réseaux jula

Djenné était reliée par deux artères principales à la zone forestière et aux pays producteurs d'or et de kola. La première, vers le sud-ouest, se dirigeait vers le Bure ou aux confins du pays du kola, le Wurodougou; la seconde, vers le sud-est, se dirigeait vers Kong et l'Ashanti⁷³.

68. E. Carrette, 1844, p. 91; A. Daumas-Chancel, 1848, p. 111-116; H. Duveyrier, 1859, p. 6-7, 16-17 et 19-24.

69. L. de Tassy, 1757, vol. II, p. 180-182; R. Hallet, 1964, p. 82-84; E. Carrette, 1844, p. 143.

70. Bibliothèque nationale, Paris, Fonds arabe, Ms 5334, f. 79r; P. Marty, 1920-1921, vol. I, p. 27 et 49-51.

71. H. Barth, 1857-1858, p. 457-458.

72. O. Houdas, 1966, p. 138 et 203.

73. R. Caillié, 1828, vol. II, p. 99-103; L. G. Binger, 1892, vol. II, p. 141-142.

De Kong, Djenné recevait noix de kola et or du Lobi et de la Côte-de-l'Or. Les deux produits remontaient avec les mêmes marchands jula qui écoulèrent les barres de sel de Taoudéni jusqu'à Buna. Ils complétaient leurs charges avec des cotonnades ainsi que des articles européens, commercialisés autour de Kumasi⁷⁴.

Parallèlement à cette voie, les Yarse du groupe mossi avaient établi des liaisons directes entre Tombouctou et le pays Ashanti, contournant Djenné et le delta intérieur, par Douentza, Korientze, Aouaki et Diré ou par Ouahigouya, Bandiagara, Konna et Korientze.

En dehors de ces routes secondaires mossi, il semble qu'un très faible trafic se soit effectué entre Tombouctou et le pays Hawsa, par la voie fluviale jusqu'à Ansongo, Dallol et Mauri. Cette route était celle prise par les pèlerins qui, une fois parvenus à Kano, remontaient vers le Fezzān puis, via Awdjila et Sīwa, atteignaient l'Égypte⁷⁵.

Les exportations marocaines en direction du Soudan occidental étaient des plus variées : elles comportaient des produits locaux, depuis des céréales jusqu'aux ouvrages religieux en passant par des vêtements de soie et du tabac de Meknès, ainsi que des produits du Levant (épices, soie) ou européens (textiles, sucre, café, thé, verroterie et armes à feu).

Dans le Maghreb central, le commerce soudanais constituait la principale source d'activité des provinces du Touat, du Mzāb, du Souf et du Djérid (Djārid). Il incluait une gamme très diversifiée de produits, allant du tissu indigo et des *turkedi* de Kano aux noix de kola de l'Ashanti, consommées dans tout le Sud maghrébin où vivaient d'importantes communautés noires⁷⁶.

Très varié et ininterrompu, ce commerce procurait, semble-t-il, d'énormes bénéfices⁷⁷. Certes la portée économique de ces échanges peut sembler discutable ou même insignifiante dans la conjoncture de l'époque. Mais un fait demeure toutefois : le commerce transsaharien ne drainait pas que des marchandises. Il véhiculait aussi des idées et des valeurs, une civilisation en somme.

Les produits d'échange

Le sel n'entraît que très peu dans les échanges entre Maghrébins et Sahélo-Soudaniens. Depuis le début du XVII^e siècle et en dépit de la présence de *ḵā'id* marocains tant à Taghāza qu'à Taoudéni⁷⁸ les villes du Niger avaient accès aux salines sahariennes par des réseaux distincts et autonomes : les

74. L. G. Binger, 1892, vol. I, p. 316-317 et 373-374. On trouvait des étoffes rouges, dites de Kumasi, au milieu du XVIII^e siècle à Tombouctou ; O. Houdas, 1966, p. 96.

75. Bibliothèque nationale, Paris, Fonds arabe, Ms 5713, f. 30-1.

76. R. Leselle, 1957 ; L. Valensi, 1967.

77. Voir, entre autres, les estimations de G. Lemprière, 1891, p. 290 ; J. Graberg, 1834, p. 146 ; L. Godard, 1859, p. 117-120 ; Prax, 1845.

78. La présence de *ḵā'id* marocains à Taoudéni est signalée jusqu'à la veille de la conquête française. Voir le rapport Pichon sur la région d'Arāwān, Archives nationales du Sénégal, IG 254.

azalai maures et touareg. Dans ces conditions, la diversification des produits exportés au Soudan se présentait comme une nécessité impérieuse pour les caravanes venant du nord. En outre, à côté des articles d'exportation traditionnels qu'étaient l'or, les esclaves et l'ivoire, le Soudan devait écouler quelques produits manufacturés (tissus et bijoux) dont la part s'accrut au fur et à mesure que les envois en or et en esclaves baissaient ou stagnaient⁷⁹.

Tout en n'atteignant jamais les immenses quantités transportées immédiatement après la conquête marocaine, l'or soudanais figurait dans le chargement de toutes les caravanes revenant du Soudan. À la fin du XVII^e siècle, on assista à un net accroissement des exportations d'esclaves, à la suite de la constitution par Moulay Ismā'il de l'armée des *'abīd* et, durant la deuxième moitié du XVIII^e siècle, ce fut au tour de la gomme arabique d'occuper un rôle important dans les exportations soudanaises en direction du Maroc. L'ouverture du port de Mogador allait offrir aux caravanes soudanaises un nouveau débouché maritime où elles écoulaient, outre les articles déjà cités, de grandes quantités de plumes d'autruche et d'ivoire.

Évolution culturelle et religieuse

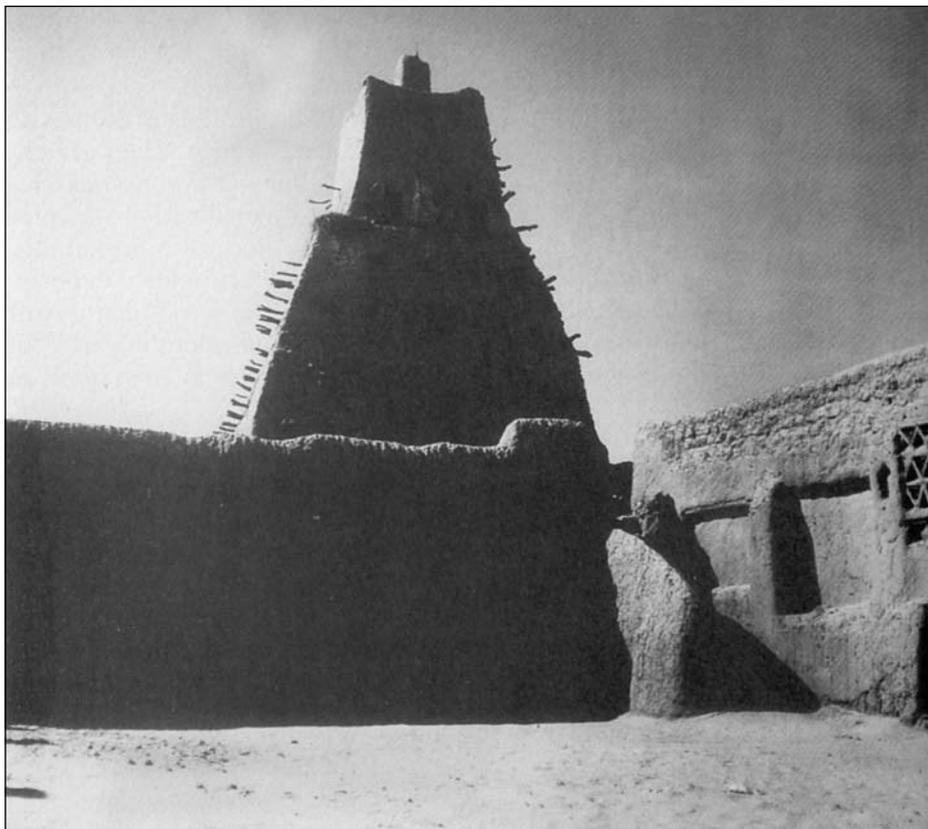
L'islam soudanais à la veille des *djihad* du XIX^e siècle

La période examinée est souvent décrite comme ayant été une ère de décadence et de stagnation culturelle. Cette idée a besoin d'être révisée si l'on entend par là un recul ou une régression de la culture islamique. Par le biais des échanges ininterrompus de part et d'autre du Sahara, par celui des *zāwiya*, des confréries et des groupes maraboutiques et par les réseaux très structurés des commerçants jula, l'influence de l'islam a continué de toucher à des degrés divers toutes les communautés de la vallée du Niger.

Au début du XIX^e siècle, René Caillié devait constater qu'à Tombouctou et à Djenné, tous les habitants étaient en mesure de lire et d'écrire l'arabe. La meilleure preuve de la grande diffusion de ce puissant moyen de communication est fournie par l'abondance des sources écrites dont l'historien dispose pour cette région : les fameuses chroniques de Tombouctou, les *ta'rikh*, ont toutes été rédigées entre le XVII^e et le XIX^e siècle.

Contrairement à la période médiévale, l'islam n'était plus seulement un phénomène urbain. Il n'était plus véhiculé exclusivement par les *'ulamā'* citadins ni organiquement lié à un groupe social exclusif, celui des commerçants, ou attaché à une activité économique spécifique. Gagnant la campagne, l'islam touchait désormais aussi bien les paysans bambara que les pasteurs fulbe. Ses nouveaux agents de diffusion étaient les tribus maraboutiques berbères ou soudanaises qui avaient fait de l'étude et de la diffusion de la parole du Prophète leur principale occupation.

79. R. Caillié, 1828, vol. II, p. 383-384; Prax, 1845, p. 344.



11.7. Une mosquée à Tombouctou.
[© Werner Forman Archive, Londres.]

L'apparition des groupes maraboutiques (*zuwaya* ou *insilimen*) est l'un des aspects les plus spectaculaires de la stratification ethno-sociale qui prit corps à la lisière méridionale du Sahara au cours de la deuxième moitié du XVII^e siècle. À la suite de bouleversements démographiques ou de conflits armés, encore mal élucidés, la société nomade se scinda, du Sénégal à l'Air, en deux strates bien distinctes : d'un côté, les populations « guerrières », de l'autre, des tribus cléricales jouissant d'un grand prestige religieux et adonnées entièrement à l'étude et à la pratique du droit et de la mystique islamiques. Leurs *zāwiya* attiraient des étudiants aussi bien que des marchands des caravanes en quête de protection. Judicieusement installés le long des routes commerciales, nombre de ces sanctuaires devinrent par la suite d'importants relais caravaniers. Tel fut, par exemple, le cas des localités d'Arawān et de Bū-Jbeiha (au nord de Tombouctou), fondées par la tribu maraboutique des Kel al-Sūḳ qui allait être, par la suite, supplantée sur son propre terrain par les Kunta. Ou celui de Mabrūk et d'al-Ma'mūn,

également d'anciens campements des Kel al-Sūḵ qui allaient devenir, au XVIII^e siècle, deux des centres les plus importants du rayonnement kunta sous le *shaykh* al-Mukhtār.

Éclipsant les *‘ulamā’* urbains, les *shaykh* du désert allaient être les maîtres à penser de la plupart des promoteurs des *djihād* du XVIII^e et du XIX^e siècle : ce fut auprès des Aït Dayman de Shinguetti que l'émir ‘Abd al-Ḳādir du Fouta Toro commença ses études, avant le *djihād* de 1775 ; ce fut également au sein de la fraction insilimen des Aït Awari de l'Air que ‘Uthmān dan Fodio rencontra son maître, Djibrīl ibn ‘Umar. L'influence des Kunta sur Shaykhū Aḥmadu est chose connue autant que l'influence des Ida-u-‘Alī de Shinguetti sur al-Hādīdj ‘Umar Tall.

Renouant d'une certaine façon avec la tradition almoravide, l'islam maraboutique se distinguait par son militantisme qui tranchait nettement sur le syncrétisme tolérant caractérisant « l'islam noir » des villes soudanaises et des centres jula. Par ailleurs, en s'apparentant assez tôt à des confréries ou à des ordres religieux aussi universels que la Ḳādirīyya (dont les principaux représentants au Soudan étaient les Kunta), l'islam maraboutique offrait à ses adeptes plus qu'une voie religieuse : une structure d'encadrement dépassant les entités d'identification traditionnelles — ethnies, tribus, clans, etc.

Tandis que l'islam soudanais traditionnel était étroitement lié au pouvoir et aux chefs, l'islam maraboutique d'avant le *djihād* pénétrait, lui, par la base de la pyramide sociale, sous l'action conjuguée des confréries et des pasteurs qui, au XIX^e siècle, allaient partir à la conquête religieuse de tout le Sahel. Force de ralliement et d'émancipation politique et sociale, il s'attira ainsi la masse des Tukuloor du Fouta Toro luttant contre le pouvoir établi de la dynastie des Denyanke ; il s'attira également les Fulbe du Macina, secouant le joug des Bambara et des *ardo*, ou encore les Fulbe et les cultivateurs du pays Hawsa contre l'hégémonie des pouvoirs royaux établis à Gobir, Kano, Katsina et en d'autres lieux.